

## *Le couple, du rêve à la réalité!*

Chaque chapitre de ce collectif cherche à éclairer la problématique du couple comme lieu de croissance, à partir d'un point de vue particulier: les origines du couple dans la tradition biblique (Léandre Boisvert), le choix amoureux (René Fernet), l'impact de la Valeur fondamentale dans la résolution de la crise relationnelle (Marie-Line Morin) et les étapes du développement d'un couple (Louis-Charles Lavoie). Le chapitre actuel, qui est le dernier, ne saurait faire autrement. Il aborde la question à partir du point de vue selon lequel un passage est nécessaire dans la vie à deux: celui du rêve qui rapproche les partenaires, mais risque de les emprisonner, à la réalité du couple concret qu'ils forment.

Cette réalité de la vie à deux comporte une épaisseur existentielle et une ambiguïté dont l'idéal ne saurait rendre compte. Il est important, pour mieux comprendre la vie de couple et la crise qu'elle traverse actuellement, de l'étudier sous l'angle anthropologique. À la question qui cherche à découvrir comment le couple devient le lieu, c'est-à-dire l'«espace intersubjectif», à l'intérieur duquel la relation garantit à chacun sa juste place, l'éclairage anthropologique montre que cela advient en vertu du même processus que celui par lequel les partenaires passent graduellement du rêve à la réalité. L'émergence de la vérité du couple et de chacun des partenaires brise ainsi l'attachement immodéré au rêve et réinstaura un

équilibre délicat entre l'inéluctable projection dans un devenir commun et l'accueil de la réalité du couple et de ses membres, avec tout ce que cela comporte d'ambiguïté.

L'itinéraire proposé ici trouve sa cohérence dans le ressenti qui est, selon l'anthropologie psychoreligieuse exposée dans le dernier collectif<sup>1</sup>, la clef de voûte qui fait passer de la vie imaginaire à la vie réelle, qui jaillit et qui se révèle dans l'histoire des personnes. Le ressenti est en même temps la butée qui résiste à la tentative de fuite dans l'imaginaire protecteur.

Dans son premier mouvement, la présente réflexion pose la question du rapport de l'humain à son ressenti en montrant comment les difficultés héritées de l'enfance et les vexations émanant de la vie sociale risquent d'enfermer les couples, voire même les individus, dans un rêve qui aurait une mission protectrice à remplir. Or, la réalité ne peut que démentir de tels arrangements. Devant les faits, le couple peut s'enfoncer davantage dans le rêve ou apprendre à faire face à sa réalité.

D'une ampleur plus considérable, le second mouvement expose en quoi consiste la tâche existentielle qui permet de passer du rêve à la réalité. Cela ne peut se faire sans d'abord prendre conscience de l'écart qui existe entre rêve et réalité, ni sans étudier les embûches qui bloquent ce passage. À ce titre, la figure du couple fondateur de la Bible, Adam et Ève, illustre comment un couple tente de s'enfermer dans le rêve. Puis, le court récit d'un incident vécu sur une piste cyclable permet de mettre en lumière une seconde occasion d'achoppement dans la relation, le venin étant injecté au moment où on rend l'autre responsable de sa propre souffrance. Cette seconde partie de la réflexion se termine avec la prise en compte de l'expérience du corps en tant qu'elle

<sup>1</sup> Claude MAILLOUX, «Spiritualités en mal d'intégration. Comment une anthropologie psychoreligieuse fondamentale permet-elle de comprendre le problème?» dans Léandre BOISVERT (dir.), *Spiritualités en crise. De l'éclatement à l'intégration*, coll. «Croissance humaine et spirituelle», n° 7, Montréal, Médiaspaul, 2002, pp. 27-67.

est le siège où se manifeste l'ambivalence de chaque personne face à la transcendance de soi et de l'autre par rapport à toute image et à toute compréhension. Selon que l'individu se cantonne dans la représentation ou qu'il laisse son imaginaire découvrir la vie, l'expérience du corps propre est soit le lieu d'une dénégation de la personne et du couple, soit celui de la révélation graduelle de chacun dans la relation.

La troisième partie explore deux moyens privilégiés qui permettent la rencontre réelle des partenaires, le discernement et la conversion de l'amour. La conclusion rappelle brièvement les grandes lignes de l'itinéraire parcouru et résume les enjeux existentiels rencontrés par les couples contemporains: se maintenir dans le rêve, au prix de la disparition ou de la perte de l'un des partenaires, ou s'appuyer sur la réalité de ceux-ci et sur celle de l'amour qui les unit, pour libérer l'énergie de chacun et l'investir dans la construction du couple.

### L'humain face à son ressenti

L'angle anthropologique adopté dans la présente étude repose sur les recherches de Denis Vasse<sup>2</sup> (anthropologie ouverte), de Lytta Basset (anthropologie biblique) et de Michel Henry (anthropologie philosophique). Ces trois auteurs déploient une conception anthropologique qui trouve son point de départ dans l'expérience concrète que l'être humain fait d'une chair qui lui appartient. L'expérience que l'individu fait de lui-même, il la doit à sa capacité de sentir et de se sentir. Plus précisément, sa sensibilité constitue une corporéité invisible qui se perçoit et se manifeste comme ressenti. «Cette chair

<sup>2</sup> À ce propos, voir notre article qui présente l'anthropologie ouverte de Denis Vasse: «Spiritualités en mal d'intégration. Comment une anthropologie psychoreligieuse fondamentale permet-elle de comprendre le problème?», dans Léandre BOISVERT (dir.), *Spiritualités en crise. De l'éclatement à l'intégration*, coll. «Croissance humaine et spirituelle», n° 7, Montréal, Médiaspaul, 2002, pp. 27-67.

tout simplement qui est la nôtre pour autant qu'elle n'apparaît jamais ailleurs que dans la vie<sup>3</sup>.» Cette corporéité invisible réside dans la vie qui ne se voit pas et elle se ressent à partir de la vie. Elle, qui ne cesse d'animer le corps physique, n'apparaît jamais dans le «dehors» des représentations mais uniquement dans l'immanence d'un dedans, le *pathos* ou le ressenti.

En tant que tel, le ressenti se trouve à la base de l'organisation psychologique de chaque individu, qui se construit en vertu de l'interprétation subjective qu'il fait de ses ressentis. On comprend que les expériences, en particulier celles des toutes premières années de la vie de l'enfant, s'inscrivent de manière quasi automatique dans la psychologie de l'individu. Cela demeure vrai, à moins que l'individu n'arrive à remettre en question, aux fins de vérification, la valeur et la pertinence de son interprétation. Jusqu'à ce moment, inaugural en quelque sorte, la vie subjective demeure tributaire d'un automatisme qui règne en maître.

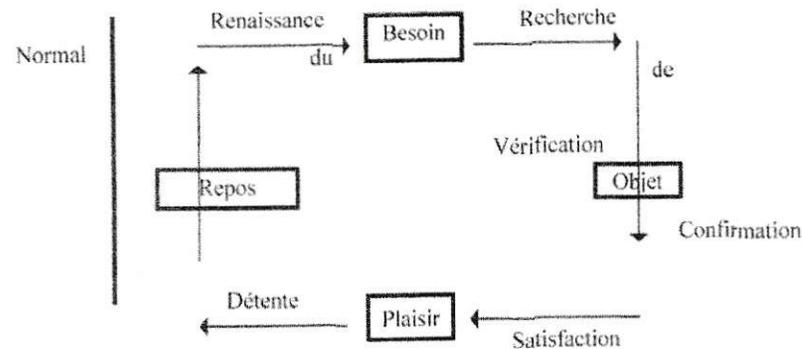
### *Héritage de l'enfance*

L'influence du ressenti sur la structuration psychologique des individus est reconnue par la plupart des écoles de pensée en psychologie. Il en est de même pour Konrad Stettbacher<sup>4</sup>. Celui-ci présente un schéma classique qui pose le ressenti de la douleur, signifié par le déplaisir, à la source de la souffrance et de la blessure psychique. Ce schéma postule qu'en début de vie tous les humains ont un fonctionnement normal et sain. À sa naissance, l'individu éprouve ses besoins sous la forme d'une tension. Celle-ci se résorbe avec la satisfaction attendue. Ainsi, la réponse adéquate alimente une alternance harmo-

nieuse entre le surgissement du besoin manifesté par une montée de tension et le relâchement de cette dernière grâce à la satisfaction du besoin. L'harmonie qui en résulte se répercute jusque dans la capacité d'entretenir des relations humaines constructives.

Bien que complexe, le schéma du fonctionnement normal permet d'entrevoir le rôle des ressentis de plaisir et de déplaisir dans la préservation d'une situation ajustée et saine. Même si cela commence de manière confuse et par personne interposée, le ressenti confirme la capacité naturelle de l'enfant de trouver un objet adéquat à son besoin parce que cet objet le satisfait. À tout besoin correspond un objet approprié qu'il convient de donner à l'enfant. La défaillance à détecter un besoin chez l'enfant et à lui fournir un objet de satisfaction empêche, chez lui, le processus de résorption de la tension. Dans la répétition de la défaillance, la tension ne se dissipe plus. Au contraire, elle s'accumule jusqu'à la cristallisation dans une déviation permanente de la capacité de l'enfant de découvrir des objets satisfaisants.

### *Postulat du fonctionnement normal (Stettbacher 1991, p. 46)*



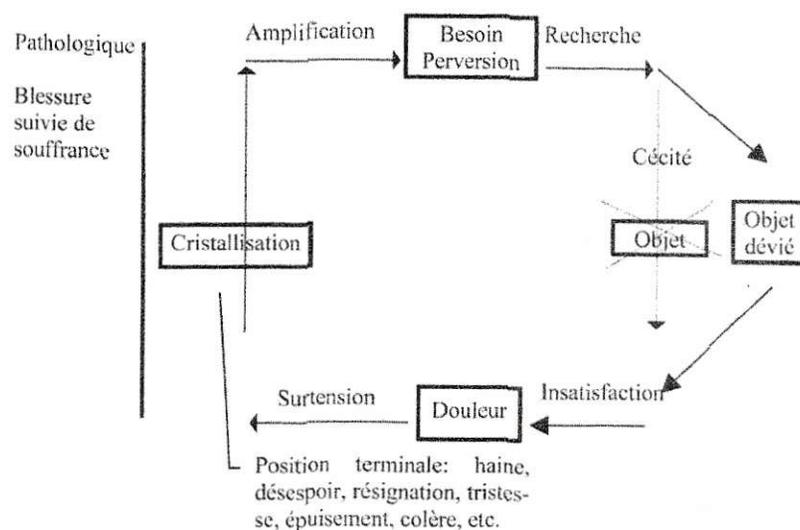
<sup>3</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000, p. 93.

<sup>4</sup> Konrad Stettbacher est un psychothérapeute européen qui a inventé ce qu'il appelle la «thérapie primaire», qui cherche à guérir les blessures datant de la tendre enfance. Il s'est inspiré principalement des travaux de la psychanalyste Alice Miller.

Le schéma, qui illustre la situation pathologique, compare celle-ci à la mise en place graduelle d'une cécité. Dans ce dernier cas, l'enfant développe une incapacité fonctionnelle à détecter les objets appropriés à la satisfaction de ses besoins malgré leur disponibilité éventuelle. Même lorsque les bons objets sont à sa portée, l'enfant ne les choisit pas. De cette manière, la tension s'exacerbe et s'amplifie au fur et à mesure que le besoin devient de plus en plus criant. Ce processus blesse l'enfant et l'entraîne dans des impasses: la haine, le désespoir, la résignation, la tristesse, la colère, l'épuisement, etc.

Dans le développement de la pathologie, le ressenti est pour ainsi dire dévié au profit d'un objet de remplacement qui demeure incapable de satisfaire le besoin. Le ressenti est ainsi empêché de remplir son rôle de guide dans la recherche de satisfaction. Selon Stettbacher, cela ne dérouté pas seulement la capacité de se satisfaire en choisissant des objets appropriés, mais atteint même la capacité d'entretenir des relations humaines harmonieuses.

#### *Développement de la pathologie (Stettbacher 1991, p. 46)*



Les deux schémas, celui du développement de la pathologie et celui du fonctionnement normal, sont classiques en ce qu'ils proposent une manière conventionnelle de comprendre le rôle du ressenti, donc de la chair invisible, dans la construction psychologique des individus. L'utilité pratique de semblables diagrammes n'a plus à être prouvée. Cependant, leur aspect pragmatique ne doit pas nous faire perdre de vue leur partialité.

Les deux schémas de Stettbacher reposent sur une anthropologie mécaniste pour interpréter le fonctionnement de l'être humain. Ce point de vue considère l'être humain comme une machine qu'il suffit de bien régler pour assurer son bon fonctionnement. Une métaphore avec l'automobile peut aider à mieux comprendre les implications anthropologiques du modèle mécaniste. Supposons qu'un problème surgit dans une automobile. Le repérage adéquat du problème permet une correction du dysfonctionnement et une réparation immédiate. L'automobiliste peut ensuite reprendre la route en jouissant d'une mécanique ajustée. Par contre, un mauvais repérage de la défectuosité peut entraîner un ajustement qui va dérégler autre chose et multiplier les problèmes. Éventuellement, en l'absence d'un repérage adéquat et d'un réglage conséquent, la perte du fonctionnement harmonieux risque de dégénérer jusqu'à la panne fatale.

Là où la métaphore blesse, c'est que la mécanique ne sent ni ne ressent rien alors que la personne humaine se sent et se ressent dans son rapport à soi, aux autres, aux choses et à Dieu ou à la Vie. Les schémas présentés ci-dessus ont tendance à «confondre les perspectives psychologiques et anatomiques»; il en résulte un psychologisme tel que le définit St-Arnaud. Selon cet auteur, il y a une différence évidente «entre les réalités psychophysiologiques et psychologiques<sup>5</sup>» due à la part d'interprétation que la personne fait d'un stimulus. Malgré leur intérêt, les schémas proposés par Stettbacher oublient de tenir compte de la réaction de l'enfant et de l'interprétation qu'il fait de ce qui lui arrive, comme contribution positive ou négative au processus schématisé.

<sup>5</sup> Yvon ST-ARNAUD, *La guérison par le plaisir*, Montréal, Novalis, 2002, p. 606.

De plus, Stettbacher affirme que la souffrance ne peut avoir d'autre sens que celui hérité du passé. «Si la souffrance a un sens, elle ne peut en avoir d'autres, à mes yeux, que l'abolition des souffrances. Cela signifie, pour moi, rechercher et reconnaître les causes d'hier afin de pouvoir, demain, les prévenir.<sup>6</sup>» Stettbacher oublie la dimension du désir, de l'élan vital personnel, en tant que la souffrance en est l'expression par la négative<sup>7</sup>. L'anthropologie ouverte de Vasse envisage la souffrance selon une double perspective qui en dévoile l'ambiguïté foncière: elle est en même temps appel à avancer pour vivre et stigmate d'un passé.

S'il est louable de s'attacher à prévenir les souffrances inutiles qui répètent un passé révolu, il est difficile de ne pas voir que la souffrance peut prendre d'autres sens. Autrement, il faut considérer la satisfaction comme le point d'achèvement de l'humanité. Dès lors, la logique du besoin est la seule logique qu'on reconnaît à l'être humain. Les amoureux seraient-ils d'accord pour affirmer que l'amour se limite au besoin qu'on éprouve de l'autre? Ainsi ramené au leurre qui met en route, l'amour n'est perçu qu'en tant que logique aveugle qui se soucie peu de l'autre. La personne se contente d'un partenaire capable de satisfaire ses attentes.

Dans un tel cas, le couple risque de devenir un non-lieu, où les partenaires se rencontrent dans l'anonymat. Aucun des deux ne prend visage, pas plus devant l'autre qu'à ses propres yeux, parce que l'autre n'est pas considéré dans la mesure où il est inaliénable. Il est réduit au besoin qu'on éprouve de lui. L'absence de reconnaissance de l'autre en tant qu'autre, c'est-à-dire comme étant irréductible à ce qu'on attend de lui, oblige le couple à amputer l'amour d'une part de sa réalité, chacun faisant porter à l'autre l'obligation de combler tous ses besoins.

<sup>6</sup> Konrad STETTbacher, *Pourquoi la souffrance? La rencontre salvatrice avec sa propre histoire*, Paris, Aubier, 1991, p. 7.

<sup>7</sup> Denis VASSE, *La Vie et les vivants. Conversations avec Françoise Muckenstrum*, Paris, Seuil, 2001.

## *Héritage de la vie sociale*

Neuburger<sup>8</sup> identifie et met en relief la tendance des couples à se vivre sur un mode de surinvestissement imaginaire qui ne peut qu'apporter la déception. Selon lui, les couples d'aujourd'hui cherchent à se protéger de l'insécurité qui découle de l'organisation sociale. De ce point de vue, la fréquence élevée des divorces et des séparations — la volatilité des couples — résulte directement de ce surinvestissement qui tend à isoler le couple de son enracinement culturel et social. Comment peut-on demander à la vie commune, sans que les conjoints risquent d'être déçus par la réalité, de remplir toutes les attentes que la famille d'origine et le milieu professionnel ne sont plus en mesure de rencontrer?

Neuburger souligne la dimension imaginaire du couple en affirmant qu'il «est une invention, l'invention d'un destin qui, non seulement réunit deux personnes, mais encore les introduit dans une cellule qui semble leur préexister<sup>9</sup>». L'élément préexistant au couple ne provient pas d'un passé réel, de l'ordre de l'antériorité. Il procède au contraire d'un souhait qui cherche à jouer le rôle fondateur d'un récit mythique. Mais un récit comportant seulement une dimension imaginaire est-il capable de fonder et de construire le couple au présent? Ce qui caractérise un tel couple c'est «l'histoire de la rencontre de ses deux membres et de ce qui les a convaincus qu'ils formaient un couple<sup>10</sup>». Selon Neuburger, cette dimension assure la pérennité du couple, et son absence ou sa brisure annonce l'éclatement ou la rupture du couple. «Sans mythe fondateur, pas de couple. S'il fait défaut, si la complicité des deux

<sup>8</sup> Thérapeute du couple et de la famille exerçant à Paris, Robert Neuburger est vice-président de la *Société française de thérapie familiale* et professeur à l'Université libre de Bruxelles. L'ouvrage de cet auteur auquel nous faisons référence est: *Nouveaux couples*, Paris, Odile Jacob, 1997.

<sup>9</sup> Robert NEUBURGER, *Nouveaux couples*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 27.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 39.

partenaires autour du secret de leur accord est absente, un pseudo-couple se crée et les difficultés surgissent<sup>11</sup>.)

Neuburger met en évidence, dans le couple, à la fois la dimension fantasmatique et l'importance cruciale de son imaginaire. Selon son point de vue, le couple est une «légende» qui se brode et qui s'orne à deux. L'illustration qui figure à la page trente-huit de sa monographie, *Nouveaux couples*, présente seize citrouilles identiques. Sur chacune d'elles est reproduit le même dessin d'une maison. À la question posée au bas de l'illustration, «Pourquoi ce couple est-il si différent des autres?», répond une bulle provenant de l'une des maisons en citrouille: «Nous sommes si merveilleusement différents des autres!» Cette illustration donne à comprendre que le récit fondateur du couple ne s'appuie que sur l'entente commune à propos de l'histoire d'une différence qui n'est pas. La différence entre les couples porte-t-elle seulement sur une dimension imaginaire? Et celle-ci, isolée des autres dimensions, suffit-elle à produire un mythe performant?

Il semble que la réponse appropriée à ces deux questions soit la même. Il faut croire que la seule dimension imaginaire est insuffisante parce que les couples qui se fondent seulement sur une méprise commune ne peuvent survivre qu'en continuant de nourrir la méprise qui leur sert d'origine. Autrement, la dissolution guette la moindre infidélité à redire à l'autre ce qu'il veut entendre. Lorsque le vouloir-vivre-en-commun se fonde sur une construction qui ne repose que sur le rêve, la réalité devient vite l'épreuve suprême. C'est pourquoi Neuburger peut parler du couple comme d'un refuge contre les difficultés de la vie.

Ce que Neuburger observe à la manière de l'ethnologue permet de comprendre qu'il est possible de vivre le couple sur le même mode que celui des défenses psychiques individuelles. Nécessaires au temps de la constitution de la personnalité, ces mécanismes deviennent encombrants, voire gênants, par la suite. L'identité ainsi obtenue protège le narcissisme, l'amour propre, au détriment du contact avec la réalité et avec l'autre dans sa différence concrète.

<sup>11</sup> Robert NEUBURGER, *Nouveaux couples*, p. 34.

Ce point de vue montre à l'évidence qu'il est possible de fonder le couple sur un marché de dupes. Ce n'est plus l'amour entre partenaires qui fonde la vie à deux, mais l'amour du couple en tant que rêve sur lequel l'identité des partenaires tente de se construire. Il s'agit alors d'une identité tout aussi rêvée que celle du couple que les partenaires croient former. Il est aisé de comprendre qu'un couple qui se caractérise par «l'amour du couple [...] et les rituels<sup>12</sup>» s'accommode difficilement du réel et menace de s'écrouler à l'approche des moments de tension.

Aimer le couple fantasmatique que l'on croit former ne peut suffire à faire du couple réel un lieu de croissance, à moins que l'on se contente d'un lieu et d'une croissance imaginaires. Cette seule logique installe les partenaires dans une imposture où la vérité devient leur pire ennemie. Nombre de blessés de la vie à deux pourraient témoigner de ce que l'attachement immodéré à cette dimension imaginaire, qui a le mérite de mettre des individus en marche l'un vers l'autre, crée des difficultés insurmontables pour la survie du couple et pour l'épanouissement des partenaires.

#### *Fuir dans le rêve ou risquer la vie?*

Trop s'accrocher au rêve empêche d'accéder au couple possible. La crispation sur le rêve interdit l'accès à la nouveauté qui germe dans le secret du couple: la croissance de ses membres dans la révélation réciproque des partenaires. La considération d'une autre dimension de sa vie doit être prise en compte pour que, de non-lieu, le couple puisse devenir lieu de croissance dans la révélation mutuelle des partenaires. Cette révélation passe, si l'on en croit Henry, par la prise en compte du ressenti, car «la révélation de la vie est une auto-révélation [dans un] s'éprouver soi-même<sup>13</sup>».

<sup>12</sup> Robert NEUBURGER, *Nouveaux couples*, p. 46.

<sup>13</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, p. 173.

Dans un chapitre du collectif *Oser dire le mariage indissoluble*, Denis Vasse traite du mariage en tant qu'il est un chemin intérieur. Il rappelle à la fois le vœu de l'amour, qui est de durer éternellement, et son impasse toujours possible, la fondation sur ce qu'il appelle un mensonge. «Tout se passe comme si ce rite d'union "consacrait" une satisfaction charnelle et une position sociale dont le mariage serait l'accomplissement imaginaire. Si bien que ce qui se fait en lui est déjà de l'ordre du mensonge<sup>14</sup>.» En fait ce mensonge, que Vasse situe dans le mariage, est envisageable au niveau de n'importe quel couple. Il s'agit alors de sa fondation sur le seul imaginaire de l'amour, isolé de toute référence à un amour véritable. Il est le fruit «d'une volonté propre qui vise à construire une image de l'autre et de soi<sup>15</sup>».

Étonnamment, la dénonciation de la base mensongère de la relation amoureuse, par Vasse, recoupe le portrait tracé par Neuburger à propos des couples contemporains. Cela met en évidence la divergence des deux perspectives. La première dans l'ordre chronologique de la présentation, celle de Neuburger, considère comme normal ce qui se vit par les couples qu'il rencontre en thérapie, tandis que la seconde, celle de Vasse, considère ces comportements, dits «normaux» parce que fréquents, comme une perversion du lien. Le lien se trouve dérouté s'il se fonde sur un mensonge. Il y a «mensonge lorsque l'alliance du couple n'est pas fondée sur la recherche de la vérité dans l'amour<sup>16</sup>».

### **Embûches sur le chemin qui conduit du rêve à la réalité**

L'attitude des couples face à la recherche de vérité peut permettre de les distinguer entre eux. Certains cherchent à maintenir

<sup>14</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur» dans Xavier LACROIX (dir.), *Oser dire le mariage indissoluble*, coll. «Recherches morales», Paris, Cerf, 2001, p. 96.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 99.

le rêve au prix de leur croissance tandis que d'autres finissent par préférer la recherche d'une vérité plus grande, même si pour cela la légende doit en souffrir. En évoquant la *recherche* de vérité et non seulement la vérité en tant que telle, Vasse souligne que, comme toute expérience humaine, la vie de couple demeure un lieu de recherche, parce qu'il n'y a pas, de ce point de vue, de vérité humaine exempte d'illusion ou de mensonge. La révélation lève le voile sur l'illusion et sur le mensonge au fur et à mesure que la personne découvre qu'elle est dans l'erreur.

### *À la découverte de l'écart entre le rêve et la réalité*

Dans la perspective de Vasse, le mensonge résulte du «péché originel [...] qui dissocie la chair de l'esprit<sup>17</sup>». En conséquence, le ressenti de la vie se trouve séparé de l'imaginaire de la vie, et ces deux dimensions ne se rencontrent plus, sauf dans une recherche continue de la vérité. De là vient que tous les couples naissent et vivent dans un certain mensonge et que leur salut réside dans une recherche continuelle de vérité. Celle-ci se révèle à eux de manière voilée dans le ressenti. Tout en reconnaissant la nécessité de la rupture pour certains couples, Vasse n'hésite pas à suggérer, lorsqu'on découvre que son couple est «mal emmanché dès le départ [qu'il faille] rester là où on est et faire ce qu'on peut<sup>18</sup>» dans la foi et l'espérance. Mais lorsqu'on s'est «servi de la foi pour mettre l'espérance dans l'apparence sans consentir profondément à la conversion qu'elle suppose, que peut-il se passer hors du recours à la grâce et au pardon de Dieu<sup>19</sup>»? Faire ce qu'on peut, n'est-ce pas reprendre la recherche de la vérité au cœur même du mensonge? N'est-ce pas faire la lumière sur son couple en demeurant ouvert à une révélation de soi-même et de l'autre qui dérange l'image de soi tout

<sup>17</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», p. 105.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 102.

autant que celle du couple? En même temps, il est des personnes qui sont tellement prisonnières de leurs rêves que seul un petit miracle pourrait les sauver.

L'exercice qui suit propose une réflexion sur le couple pour identifier les différences entre le couple qu'on a rêvé avant sa formation et le couple qu'on a réellement formé.

#### Exercice 1: Mon rêve de couple et ma perception de sa réalité

Prenez d'abord quelques minutes de silence et laissez-vous bercer par le mouvement de votre respiration. Puis détendez-vous et revoyez-vous mentalement à la période précédant la formation de votre couple. Une fois que vous avez suffisamment pris contact avec ce moment préparatoire, revivez en imagination la naissance de votre couple et son évolution jusqu'à maintenant. Ensuite, revenez à vous-même et répondez, par écrit, aux interrogations suivantes:

1. Comment rêviez-vous votre couple avant sa naissance? Vous pouvez vous aider en identifiant les éléments suivants:

- Votre image du couple: comment voyiez-vous votre couple et comment auriez-vous aimé qu'il soit perçu par votre famille, vos amis et les autres en général?
- Votre partenaire dans le couple: quelles étaient vos attentes par rapport à votre partenaire (taille, physique, intérêts dans la vie, religion, croyances ou spiritualité, son engagement envers vous, son comportement avec vous, avec les membres de votre famille et avec les autres, son caractère)?
- Vous-même dans le couple: quelles étaient vos attentes par rapport à vous-même (vos intérêts dans la vie, l'influence de votre religion, de vos croyances ou de votre spiritualité, votre acceptation de l'autre ou votre désir de le

changer, votre engagement envers votre partenaire, votre comportement à son égard, avec les membres de sa famille et avec les autres, votre caractère en relation)?

- Vos attentes dans le couple: qu'est-ce que vous attendiez de votre couple (bonheur, passion, harmonie, gestion de la communication, gestion des conflits ou des différences de points de vue, d'opinion, etc., sécurité, possession matérielle, honnêteté, franchise, ouverture, fidélité)?
  - Votre couple et la fécondité: si vous souhaitiez donner naissance à un ou des enfants, comment auriez-vous souhaité que les choses se passent avec votre partenaire à propos de la conception de l'enfant, de la grossesse, de la naissance, de l'éducation, de la gestion des conflits?
  - Votre couple et la société: dans votre couple, comment conceviez-vous le partage des tâches, celui de l'avoir, le travail rémunéré, le soutien affectif et social, le bénévolat, les engagements pour les grandes causes, les mouvements, les organismes, la politique, l'environnement?
2. Revenez à l'actualité de votre couple et répondez aux mêmes questions. Changez simplement le temps de verbes. Mettez l'imparfait au présent et remplacez le rêve par ce qui se passe dans votre couple.
3. Enfin, comparez les deux séries de réponses. Qu'est-ce que la réalité tend à confirmer de votre rêve et qu'est-ce qu'elle tend à démentir? Identifiez vos joies et vos souffrances ainsi que vos espoirs et vos découragements par rapport à ces écarts.

En conservant à l'esprit l'exercice qui vient d'être complété, il est possible de laisser vibrer intérieurement son histoire de couple face à celle des premiers parents, Adam et Ève. La suite de la réflexion s'inspire de l'exégèse anthropologique que fait la théologienne protestante Lytta Basset au sujet de la chute originelle d'Adam et d'Ève au jardin en Éden (Gn 2-3)<sup>20</sup>. Selon Basset, ce récit biblique tente d'expliquer l'apparition du mal en plaçant Adam et Ève dans un jardin protégé. Or, ce paradis n'abrite pas entièrement contre la souffrance ni contre le mal. Cela rejoint la réalité commune du jardin maternel où, malgré tous ses efforts protecteurs, la mère n'arrive pas à empêcher l'enfant de ressentir le mal et la souffrance. Dans son approche, Basset souscrit aux travaux du théologien Von Rad qui souligne que le récit biblique «laisse entrevoir que le véritable sens de la vie paradisiaque est l'obéissance à Dieu, et non la jouissance et l'absence de tout mal<sup>21</sup>». Prenant appui sur cette non-absence du mal, Basset affirme que «plusieurs éléments de cette description [biblique] évoquent un *mystère* qu'on pressent également au cœur du drame des premiers humains; le mystère de la création semble vibrer secrètement au mystère lié au mal<sup>22</sup>».

Dieu ne crée pas le mal, mais le mal colle à l'expérience humaine; selon Basset, «le mystère de la vie et le mystère du mal sont contemporains<sup>23</sup>». La désobéissance dans laquelle s'installent Adam et Ève en consommant le fruit de l'arbre interdit — l'origine que le mythe attribue au mal — consiste à tenter de maîtriser le mal par le pouvoir de la connaissance. L'humain cherche ainsi à se libérer de la souffrance qui l'assaille par la voie du jugement sur le bien et

<sup>20</sup> Lytta BASSET, *Guérir du malheur*, coll. «Spiritualités vivantes», n° 170, Paris, Albin Michel, 1999.

<sup>21</sup> G. VON RAD, G., *La Genèse*, Genève, Labor/Fides, 1968, p. 79.

<sup>22</sup> Lytta BASSET, *Guérir du malheur*, p. 260.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 263.

le mal. En cherchant la vie dans la connaissance plutôt qu'en Dieu, il s'enfonce dans le mal qu'il tente de fuir. «C'est ce mystère qui justifie le premier commandement donné à l'humanité: tu ne maîtriseras pas le Bien et le Mal, tu renonceras à en connaître l'origine, la fin et la nature, sinon tu mettras en danger ta propre vie<sup>24</sup>.»

Cette interprétation du texte sacré contraste avec les manières de voir qui font du jardin en Éden un paradis d'où toute souffrance et tout mal sont absents. Cela rapproche le récit biblique de l'expérience commune, en laissant entendre que le vécu du nourrisson n'est peut être pas aussi paradisiaque qu'on le croît généralement. Selon Basset, le début de la vie humaine, même lorsqu'il est préservé au jardin maternel, se caractérise par un mal qui se trouve déjà là dans la douleur et la souffrance subies. Qu'il le veuille ou non, l'humain est vulnérable de sa naissance à sa mort. Or, Basset estime que la ruse du serpent consiste précisément à faire croire que la pensée rationalisante et explicative pourrait maîtriser le mal.

Cette dernière hypothèse se vérifie aisément dans la pratique thérapeutique. Beaucoup de gens tentent de maîtriser leur ressenti de la souffrance et du mal par la voie de la compréhension intellectuelle de leur malheur, croyant que le fait de comprendre peut le faire disparaître. C'est précisément sur ce lieu de disparition que Basset s'interroge: «Le serpent ne serait-il pas ce qui, en nous, dénonce la vulnérabilité au nom d'une pensée qui est censée en venir à bout<sup>25</sup>?» Ne serait-il pas cet imaginaire de la vie qui rêve une vie idéale et sans ambiguïté, sans souffrance et sans mort? Pour arriver à ses fins, l'humain devrait-il se révolter contre ce qui le fait naître: l'origine, l'éternel présent, dans lequel il est confronté à son ressenti du bien et du mal.

Dans cette perspective, le danger de mort qui guette la personne prend sa source dans la dénégation de la manière dont la vie lui arrive. La vie parfaite ou idéale n'est qu'imaginaire; la tentative de cet

<sup>24</sup> Lytta BASSET, *Guérir du malheur*, p. 289.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 286.

imaginaire pour s'imposer fait donc violence à la vie véritable dont il n'est qu'un fruit. Pour atteindre à la vie parfaite du fantasme, le rêve doit se débarrasser de la vie réelle et ambiguë, mélange de terre et de souffle de Dieu, de Vie et de mort, de souffrance et de joie, qui fait obstacle à une vie sans ombre.

Au moment où, avec le couple de la Genèse, nous croyons accéder au fondement inconnaissable du Bien et du Mal, nous nous défions et perdons tout *vis-à-vis*. Nous opposons à notre vocation commune le statut de sujets assez puissants pour nous fonder imaginairement chacun sur nous-mêmes. Mais c'est notre impuissance devant le mal qui aboutit à cette démesure et non l'inverse: à notre impuissance devant le mal, nous opposons la tentative démesurée et désespérée de le gérer<sup>26</sup>.

Pour Basset, la vocation commune à tout être humain consiste à vivre tourné vers l'autre. C'est cela qui nous fait entrer dans la vie de relation, la vie même de Dieu, malgré et par le biais de l'ambiguïté de l'expérience humaine. Or, l'autojustification et l'autoposition sont, pour reprendre la pensée de Vasse, des mensonges patents. Il faut être d'une étourderie incroyable ou inconsciente pour se croire l'origine et la fin de tout, pour se croire Dieu.

Devant cette idole, il ne reste plus qu'à plier l'échine afin de n'en pas subir les foudres. Selon Basset, manger du fruit défendu n'a rien à voir avec l'acte sexuel, mais bien plutôt avec cette attitude qui consiste à «juger du Bien et du Mal<sup>27</sup>». Ce jugement absolu est le fruit défendu, et porter un tel jugement, sur l'autre ou sur soi-même, revient à manger de ce fruit. Ce geste de manducation nourrit le fantasme d'autosuffisance par lequel on est tenté de porter des jugements définitifs. Or, le «jugement définitif sur le Bien et sur le Mal tue l'avenir [...] en enfermant l'avenir dans un passé-présent *commu*<sup>28</sup>!» Ne serait-ce pas l'une des difficultés majeures de

<sup>26</sup> Lytta BASSET, *Guérir du malheur*, p. 289.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 290.

l'époque contemporaine qui a tendance à voir et à vivre dans un pseudo-absolu qui se propose comme fondement même au passé?

En consommant ce fruit qui condamne la vie, le couple biblique formé par Adam et Ève devient un couple pour la mort. Chacun de ses membres perd tout véritable *vis-à-vis* et ne rencontre plus que les images de lui et de la vie qu'il peut manipuler à souhait. La consommation du fruit de l'arbre à connaître le Bien et le Mal, qui se produit dans le jugement définitif que l'on porte sur l'autre ou à propos de soi, revient à usurper, dans l'espoir d'en tirer profit, la place de l'Origine commune à tous. La condamnation de la vie tarit la source et empêche son jaillissement. L'eau vive est alors remplacée par «l'eau croupie du mensonge et de l'orgueil [...] qui n'est plus celle de la source où l'on boit ensemble du lieu de son jaillissement éternel<sup>29</sup>». L'eau croupie empoisonne la vie en l'épuisant.

Le récit biblique portant sur ce couple primitif est, selon Basset, «trans-historique, soucieux de transmettre une vérité qui transcende les conditions socio-historiques de son apparition<sup>30</sup>». Cette vérité de l'histoire d'Adam et Ève rejoint nos propres histoires, tel qu'en témoigne Vasse à partir de plus de quarante ans de pratique clinique. «L'oubli devient la ruse [de serpent] d'une mémoire qui ne retient plus que ce qu'elle veut et qui nous sépare de ce qui est cherché en nous comme la source même du désir qui nous tend vers lui: Dieu lui-même<sup>31</sup>.» Du moment qu'il oublie sa source, l'humain se pose lui-même ou établit quelqu'un d'autre comme la source. L'humain idolâtré peut alors régir les autres sur le mode d'un absolu fantasmatique qui s'exprime par la fusion et le sacrifice de l'un au profit de l'autre.

Cette dynamique fusionnelle et imaginaire procède par une logique dont la direction est l'inverse de celle du désir. «Le désir est

<sup>29</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», p. 94.

<sup>30</sup> Lytta BASSET, *Guérir du malheur*, p. 259.

<sup>31</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», p. 94.

ce qui nous ouvre à ce qui n'est pas un but à atteindre, mais un Autre à recevoir au plus intime de nous-mêmes<sup>32</sup>.» La fusion cherche le repli sur soi. En éliminant l'Autre, elle réduit le partenaire à la dimension d'un objet de consommation ou de satisfaction. Rappelons que, selon Neuburger<sup>33</sup>, ces deux tendances, au repli et à la recherche de compensations face aux déceptions qu'apporte la vie en société, caractérisent les couples contemporains qui deviennent ainsi orientés davantage vers une dynamique qui, à tout le moins, fige la vie.

## Exercice 2: Des façons de vivre en couple qui figent la relation

L'exercice précédent cherchait à faire prendre conscience de la différence et de l'écart parfois considérables qui existent entre le couple rêvé et le couple réel. Cette fois-ci, l'objectif est la prise de conscience de manières de vivre en couple qui détruisent le tissu relationnel.

Prenez d'abord quelques minutes de silence en vous laissant bercer par le mouvement de votre respiration. Laissez-vous aller à revoir en imagination un moment de tension ou de conflit que vous avez vécu récemment avec votre partenaire et qui est typique de votre manière de gérer les différends. Prenez le temps de bien observer chacune des étapes afin d'être en mesure de faire les démarches suivantes:

1. Décrivez le déroulement typique d'un différend ou d'un conflit entre vous et votre partenaire. Indiquez tous les détails qui vous reviennent en mémoire, qu'ils soient à votre avantage ou à votre désavantage.
2. Pour chacune des étapes de l'incident, inscrivez votre réaction affective et votre interprétation en lien avec les moments précis du déroulement de la discussion.

<sup>32</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», p. 91.

<sup>33</sup> Robert NEUBURGER, *Nouveaux couples*, 1997.

3. Ajoutez maintenant tout ce qui vous apparaît comme une exigence ou un jugement de votre part ou de la part de votre partenaire.
4. Prenez soin d'indiquer à quels endroits (pendant l'incident ou après) vous avez eu l'intuition qu'il vous était possible de prendre un autre chemin plus ouvert. Essayer de vous rappeler quel raisonnement vous a empêché de prendre cette autre option.
5. Essayez de dégager ce que vous, ou votre partenaire, tentiez de protéger par vos exigences et par vos jugements.

Laissez l'exercice pour un moment et fermez les yeux. Demandez à votre inconscient de vous montrer dans un symbole, qu'il s'agisse d'une image, d'un son, d'un ressenti ou d'une combinaison de ces facteurs, l'effet que chacun de ces jugements et exigences ont sur vous. Mentionnez intérieurement chacun des éléments que vous êtes parvenus à identifier. Par exemple, mentionnez le jugement sans appel porté sur tel geste posé par votre partenaire et attendez l'émergence d'un symbole. Une fois que le symbole est apparu, demandez à votre inconscient de vous montrer l'évolution ainsi suggérée à votre couple.

Quand vous aurez observé chacun de ces symboles et l'évolution qu'il suggère, rouvrez les yeux.

6. Notez vos symboles et l'évolution à laquelle ils invitent. Identifiez le mouvement d'ensemble commun à tous ces symboles. Quelle évolution vous suggère ce mouvement?

Si possible, faites cet exercice à deux, de manière à pouvoir écouter comment votre partenaire a vécu le même incident ou un événement similaire.

L'exercice qui vient d'être complété peut aider à identifier plus clairement les divergences qui existent entre partenaires dans la façon d'interpréter et d'apprécier la signification ou l'importance d'un même événement. Cela peut faire mieux saisir comment cette dif-

férence, selon qu'elle est acceptée ou non, contribue à alimenter le différend ou bien à le clarifier. Au contenu objectif, s'associent à la fois l'interprétation que chaque protagoniste fait de chacune des modalités du conflit (mots, expression, ton de la voix, mimiques, silences, etc.) et le sens ainsi que la valeur de chacun des éléments de la discussion.

### *Rendre la différence de l'autre responsable de ce qui nous affecte*

Le cas suivant rappelle maints incidents qui jalonnent la vie avec des enfants et qui, parfois, passent près de tourner au vinaigre. Même si l'incident ci-dessous ne fait pas référence à la vie de couple, il éclaire le fait de la différence d'interprétation subjective d'un même événement et la variation de signification que deux individus distincts donnent à une même mimique.

L'incident se déroule lors d'une balade à bicyclette, sur une piste cyclable, d'un parent avec ses deux fillettes qui sont plutôt mal assurées sur leurs vélos. À un certain moment, les enfants oublient leur manque d'assurance et décident de faire un concours de vitesse. Elles se distancient du parent qui les perd de vue un instant dans une courbe prononcée. Quelques minutes plus tard, le parent retrouve ses enfants, debout à côté des vélos, nez à nez avec une personne d'un certain âge. Une des enfants affiche un large sourire de gêne alors que l'adulte qui lui fait face a l'air d'être en colère.

Voulant comprendre ce qui se passe, le parent interroge d'abord son enfant, puis l'adulte. Il semble qu'emportée dans la compétition, l'enfant n'ait pas regardé devant elle et n'ait aperçu l'adulte qu'au dernier moment, ce qui l'a obligée à freiner d'urgence. Cela a eu un effet inattendu chez l'adulte: le bruit soudain provoqué par le freinage a apeuré la personne en question. Celle-ci a été persuadée, sur-le-champ, que l'enfant, qui n'a que six ou

sept ans, a voulu l'attaquer. Et maintenant, elle interprète le sourire gêné de l'enfant comme une preuve de moquerie à son égard. Pour cet adulte, le jugement est définitif et sans appel. Seule sa version compte.

Le même incident est interprété de deux manières divergentes selon le point de vue de l'adulte en cause et celui du parent: une attaque en bonne et due forme ou une étourderie d'enfant. À vrai dire, la première interprétation ne peut être maintenue que par une intense réaction de peur et par un refus de comprendre qu'un enfant n'a pas le comportement d'un adulte. Il en est ainsi dans un couple, où un même événement peut susciter une divergence analogue d'interprétation subjective et conduire au même refus définitif d'écouter l'autre. Chacun des partenaires, quand ce ne sont pas les deux en même temps, risque d'adopter une position d'accusation de l'autre et de jugement de son intention. Plutôt que d'avouer leur peur et leur méprise, bien des personnes arrivent à contre-attaquer en assaillant l'autre. Une personne qui refuse d'avouer son erreur risque fort de se ridiculiser en accusant l'autre d'être responsable à sa place.

N'importe qui est susceptible de se laisser emporter dans une réaction qui, bien qu'apparaissant exagérée au regard externe, semble parfaitement appropriée aux yeux de la personne qui la vit. Une issue demeure cependant possible par l'accueil et dans l'écoute non manipulatrice de la personne en crise. Se sentant entendue dans sa réaction et dans les motifs qui la sous-tendent, la personne pourra éventuellement, à condition qu'elle le veuille, reprendre ses sens. Le dialogue réparateur devient de nouveau possible lorsque la crise est en bonne voie d'apaisement.

La vie de couple constitue une situation propice à ce genre de crises, qui prennent racine dans la différence des perceptions et des évaluations. Est-il nécessaire de rappeler qu'en se plaçant l'un en face de l'autre dans une gamme de situations variées, les partenaires d'un couple s'exposent à se heurter mutuellement? Qu'est-ce qui, dans ces cas, immuniserait les partenaires contre la tendance à at-

taquer l'autre au moment où la douleur devient trop vive? Selon Vasse<sup>34</sup>, plus on s'expatrie de ce qu'on ressent à l'intime de soi-même, plus on s'engage sur une voie fermée où la seule issue apparaît être l'accusation de l'autre. Plus nous nous enfonçons dans le cul-de-sac de «notre image que nous prenons pour la Vérité et pour la Vie et qui n'est que semblant, plus nous accusons les autres, voire le partenaire, plutôt que de nous reconnaître pécheur<sup>35</sup>». Alors, «notre volonté propre cherche à organiser les choses [et les personnes] "comme moi je le veux". Elle est sans égard à la vie et au désir des autres et de Dieu. Elle étouffe la petite voix<sup>36</sup>» de la vie pour la remplacer par le tapage de son discours rigide et froid. L'accusation pure et simple de l'autre ainsi que le jugement qui en découle contribuent à figer le couple et à détruire le tissu relationnel. Une personne qui s'est engagée dans ce genre d'impasse ne trouve pas d'issue, à moins de s'avouer pécheresse envers la relation et d'avouer sa souffrance.

Reconnaître sa souffrance met en marche vers ce qui peut enfin devenir un lieu habitable à deux. Ce point de retournement est commun aux différentes anthropologies développées par Basset, Henry et Vasse. Il indique un passage qui met sur le chemin de la révélation de soi dans la rencontre du partenaire et des autres. La «souffrance définit l'une des tonalités affectives fondamentales par lesquelles la vie touche à son propre fond [...]. Elle renvoie à la vérité absolue, au procès caché en lequel la vie advient originellement en soi dans son souffrir primitif<sup>37</sup>». Cette vie n'est plus alors le *bios* de la biologie mais «la vie phénoménologique transcendante, l'autorévélation dont la chair tient son pathos, sa réalité<sup>38</sup>» en tant que révélation de soi à soi-même dans le ressenti pathétique

<sup>34</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», 2001.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp. 91-92.

<sup>37</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 187.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 189.

de l'existence propre. La vie dont il est question n'est plus ici simplement celle du corps physique, mais la vie de l'esprit qui nous est donnée dans et par l'expérience de la relation dans un corps.

### *Révélation ou dénégation: la problématique du corps*

Malgré son caractère quelque peu aride et complexe, la réflexion philosophique de Michel Henry mérite qu'on s'y arrête, car elle est d'une importance capitale pour le renouvellement de la compréhension du corps. Selon lui, l'acception générale situe le corps dans l'«extériorité» de l'apparaître et de la représentation, c'est-à-dire que le corps est compris dans le sens physique, tel qu'il se donne à voir et à représenter. Des imprimés sur des tee-shirts véhiculent parfois un message du genre: «Ce que vous voyez est ce que vous obtenez», ce qui laisse sous-entendre à la fois que la personne qui le porte ne cache pas de mauvaise surprise et que le corps que l'on voit définit toute la personne.

Le corps est ainsi figé dans ce qu'on voit. La personne est réduite à cette image «tout extérieure» qu'elle donne à voir. Le corps doit plaire et se mouler à la logique sociale que la personne adopte. Mais le prix à payer est celui de la réduction ou de la négation de l'autre dimension du corps: l'intériorité qu'il voile mais à laquelle la personne peut accéder dans le ressenti. Voilà en quoi Henry renouvelle la compréhension du corps. Il met en évidence l'en dedans mystérieux et invisible de la personne par son concept d'impression pathétique laissé par l'immanence de la vie. L'intériorité de l'empreinte affective révèle la personne à elle-même dans les relations que son corps physique rend possibles.

L'empreinte affective met en évidence la dimension originelle de la personne qui est toujours présente et toujours en avance sur sa capacité de comprendre. L'empreinte médiatise les tonalités affectives fondamentales comme la souffrance et l'angoisse et les révèle à la conscience par des symboles. La personne ignore, dans l'ordre de la connaissance, son identité et le sens de sa vie, qui s'éprouvent dans

l'expérience. L'angoisse surgit de l'incapacité du savoir à combler totalement l'écart qui existe entre l'image de soi et soi, tandis que la souffrance prend sa source dans l'incapacité à suivre la route pourtant balisée par l'empreinte affective. Henry relie ainsi l'angoisse à l'innocence en affirmant que cette dernière est «angoisse devant "rien" [...] synthèse d'âme et de corps constitutive de l'"esprit" dont elle n'est jamais séparée<sup>39</sup>». L'angoisse caractérise l'ambiguïté dans laquelle la personne se trouve face à elle-même — ni seul corps, ni âme pure, mais une synthèse des deux — et face à l'indétermination de son devenir. Pour Henry, le dualisme est une impossibilité de fait parce que le «propre corps objectif n'existe jamais à l'état séparé, mais seulement à l'intérieur de cette synthèse avec l'âme qu'est l'esprit, voilà qui implique réciproquement que l'esprit habite chacun des termes de cette synthèse qu'il est lui-même<sup>40</sup>».

Le dualisme caractérise donc la personne qui s'enferme dans une représentation, qu'elle soit idéale ou autre, au lieu de laisser ses représentations se déplacer en vertu de l'expérience qu'elle fait de la vie. Il rend compte de ce que Vasse appelle le péché. Celui-ci opère à l'origine et «dissocie la chair de l'esprit<sup>41</sup>». En tentant d'éliminer la souffrance et l'angoisse, l'esprit se révolte contre une part de lui-même et tente de devenir ce qu'il n'est pas en succombant aux charmes de son miroir. Originellement, la souffrance et l'angoisse témoignent que l'être humain est et n'est pas ce corps objectif qu'il voit. Il est esprit, donc synthèse d'un corps qui se voit dans le dehors du miroir et d'une chair vivante qui, «avec toutes opérations réelles — de voir, de se mouvoir, etc. — [...] appartient à la sphère d'immanence absolue de la vie transcendantale, comme elle, invisible<sup>42</sup>». L'humain est divisé entre le monde qu'il voit et organise et la vie qui l'anime.

<sup>39</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 283.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>41</sup> Denis VASSE, «Le mariage chemin intérieur», p. 105.

<sup>42</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 285.

Le corps humain se trouve ainsi mis en lumière en tant que lieu d'une ambiguïté qui découle de son appartenance à deux dimensions qui subsistent en une synthèse vivante. Le «corps objectif qui est le nôtre [...] est déterminé de fond en comble par une sensualité primordiale dont la réalité et l'essence véritable ne sont rien d'autre que notre chair originare, que la vie<sup>43</sup>». S'il est le lieu d'une ambiguïté, le corps est également l'occasion d'une duplicité lorsqu'il devient le moyen et le lieu par lequel on cherche à faire taire la souffrance et l'angoisse. Cette tentative d'esquive nie l'espace neutre de la révélation dans l'histoire propre, qui donne à chaque personne une place distincte des autres. Cette esquive s'actualise dans la négation de l'existence séparée du partenaire et se manifeste par le désir d'atteindre l'autre dans sa vie.

Quel amant n'a pas eu un jour le fantasme de faire physiquement un avec l'autre, niant ainsi la différence propre de chacun et la séparation qui rend son existence possible? Pourtant, Henry rappelle l'échec d'un tel souhait. «Dans la sexualité, le désir érotique d'atteindre l'autre dans sa vie même se heurte à un échec insurmontable<sup>44</sup>.» Pas plus le couple que la relation sexuelle ne peut faire disparaître la douleur de la séparation et l'angoisse liée à l'indéterminé qui caractérise la liberté. L'angoisse dont il est question n'est ni l'anxiété ni le stress, mais elle est le ressenti de l'indétermination de la personne qui se demande, consciemment ou non, ce qu'elle fera de sa liberté et de sa vie. Le couple ajoute à l'angoisse par l'indéterminé de son devenir.

En unissant deux libertés, la vie de couple devient donc une nouvelle source d'angoisse, malgré le vœu d'atteindre l'autre en lui-même afin de porter remède à la séparation. «C'est dans l'immanence de la pulsion que le désir échoue à atteindre le plaisir de l'autre là où il s'atteint lui-même, c'est dans la nuit des amants que, pour chacun, l'autre se tient de l'autre côté d'un mur

<sup>43</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 287.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 298.

qui les sépare à jamais<sup>45</sup>.» Un mur sépare les sensibilités qu'Henry «*nomme désormais sensualité*<sup>46</sup>». Un mur inaliénable fait souffrir les amants en même temps qu'il leur donne «la possibilité de la feinte<sup>47</sup>», ou de la rencontre dans l'échange de paroles ou de signes, mais dans la séparation.

Quoiqu'il en soit, le vœu du désir sexuel de ne faire physiquement qu'un est toujours déçu; il ne parvient pas à donner ce qu'il annonce. Cette déception se situe à la source de la négation de la différence de l'autre et de la chosification de son corps. «C'est l'échec du désir dans la nuit des amants, son inaptitude à rejoindre la vie de l'autre en elle-même, qui détermine le projet de saisir celle-ci sur son corps dénudé offert dans l'apparaître du monde [et qui affirme] catégoriquement qu'il *n'est que cela*: un corps naturel exhibant dans le monde ses propriétés sexuelles<sup>48</sup>.» Cette négation, consécutive à l'échec, fait du corps subjectif un simple corps physique que l'on peut montrer sous toutes ses coutures, sans aucune pudeur. Il en résulte une réduction de la sexualité à son fonctionnement dans la neutralité apparente. Cela plonge l'humain et la culture dans un nihilisme qui nie, en pratique, l'altérité de chaque personne. Le corps devient indécemment, parce qu'il n'est plus considéré comme le lieu de quelqu'un, il est un non-lieu, une simple chose. Le corps devient «indécemment parce qu'il n'a plus rien de commun avec toi, avec l'esprit<sup>49</sup>». Il n'est plus le lieu de l'échange par-delà le mur infranchissable qui confère à chacun des partenaires son identité, dans l'acte même de sa séparation; il devient seulement cette chose dont on use et abuse de toutes les manières possibles et impossibles.

<sup>45</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 302.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 311.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 313.

Ce qui se joue dans ce que Henry, en termes philosophiques, qualifie de «nihilisme» correspond à ce que nous appelons, en termes anthropologiques, «conception mécaniste». Les conséquences sont les mêmes. De la duplicité de l'humain avec lui-même, de son désir de se tromper en tentant de supprimer l'échec de la fusion, résulte la «mise hors-jeu du mode originaire et fondamental de révélation de la vie<sup>50</sup>» dans ses tonalités d'angoisse et de souffrance. La voix de l'angoisse et de la souffrance est réduite au rang de symptôme muet qui n'exprime plus la vie de la personne dans les résistances qui lui font obstacle. Par contre, «ce qui fait obstacle à la vérité en nous-mêmes — et qui par là même l'indique<sup>51</sup> —» fait voir en même temps un chemin. Celui-ci ne vise plus la régression imaginaire à un avant de la condition séparée, mais il indique la direction d'une conversion historique. Ce qui est visé, c'est «la transformation pratique d'une chair qui, cessant de s'abandonner au culte d'elle-même, ne vivra plus que de la Vie infinie qui l'a donnée à elle-même au tout début et ne cesse de se donner à elle jusque dans son idolâtrie<sup>52</sup>.»

### Rencontre et révélation des partenaires

Cette transformation exige la remise en jeu de la subjectivité des partenaires par la prise en compte du ressenti corporel. Car c'est en lui que l'esprit exprime la saveur affective que prend la relation à l'autre et à soi. Le ressenti ne s' imagine pas, il se découvre comme une révélation, qui devient possible au fur et à mesure que l'imaginaire se tait pour laisser place à la vérité qui parle. L'imaginaire cesse alors de contaminer les sensations et le corps redevient le lieu où la personne éprouve l'angoisse liée à l'indétermination qui

<sup>50</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 316.

<sup>51</sup> Denis VASSE, *Se tenir debout et marcher. Du jardin œdipien à la vie en société*, coll. «Sur le champ», Paris, Gallimard, 1995. La citation est tirée du texte de la couverture arrière du livre.

<sup>52</sup> Michel HENRY, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, p. 334.

est l'essence même de sa liberté. Bien qu'il puisse se cantonner dans le rêve, l'amour ne se force pas. Selon l'emprunt que Vasse fait à Spinoza, l'amour est déterminé «par une affection quelconque donnée [à la personne] à accomplir un acte quelconque<sup>53</sup>» au nom de l'attachement qu'elle éprouve en elle-même. La personne est déterminée par une affection qu'elle ne sait pas, mais qu'elle découvre à l'œuvre dans sa vie à travers le témoignage du ressenti. Le vœu véritable de la liberté c'est de vivre par amour. Et l'amour se découvre aux traces qu'il laisse en gages dans l'histoire individuelle et collective.

### *Le discernement et la conversion de l'amour*

L'amour et la vie ne sont cependant pas des objets de connaissance, mais se découvrent à l'expérience à partir soit des résistances qui font opposition et qui goûtent la mort ou la haine, soit du consentement donné qui goûte la vie et la joie. Ainsi, les crises du couple dans toute leur intensité deviennent des moments précieux pour le discernement. En interrogeant les moments critiques de la vie à deux, on découvre l'esprit qui anime le couple. Si on aime vraiment et si on accepte que l'autre soit lui-même, on le laisse vivre malgré ce qu'il peut en coûter. Si on ne fait que prétendre aimer, l'autre devient notre possession: il peut vivre, mais à la condition de se conformer à nos désirs et à nos volontés. Le corps et le ressenti qui s'y manifeste deviennent donc un outil de discernement au pouvoir renversant.

«Sans l'amour, rien n'est en vérité: aucun don, pas même la souffrance de ceux qui ont mal, n'est vrai<sup>54</sup>.» Sans amour, on ne sent ni n'arrive à croire à ce que l'autre vit et ressent. À ce moment là, il n'existe pas pour lui-même mais pour soi. Ce que l'autre vit est rangé dans l'ordre de l'insignifiance qui n'atteint personne.

<sup>53</sup> B. SPINOZA, *L'éthique*, Paris, Flammarion, 1938, p. 194.

<sup>54</sup> Denis VASSE, *La souffrance sans jouissance ou le martyr de l'amour. Thé-rèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, Paris, Seuil, 1998, p. 62.

Ce qu'il vit, tout comme ce qu'on vit soi-même, devient ainsi la source d'un dévouement dévorant tel celui dont on entoure un objet dont on ne pourrait se priver et dont la perte projetterait dans le vide. Dans un tel cas de possession de l'autre, «la souffrance devient inquiétude obsédante, voire plaisir de vivre en luttant contre le mal ou en se réfugiant en lui, elle plonge dans la colère et dans la haine<sup>55</sup>». La souffrance devient enfermement pour ne pas dire enfer d'insignifiance où l'on se perd soi-même en perdant l'autre. À l'inverse, l'amour purifie la souffrance. Elle n'est plus alors «le lieu d'aucun retour sur soi, d'aucune accusation, elle est le lieu de la dépossession de soi par un amour qui s'ignore<sup>56</sup>». La souffrance de la non-réalisation de l'amour dans une union achevée devient le lieu où une révélation s'accomplit comme après coup. La personne découvre alors qu'elle souffre de ne pas aimer son partenaire autant qu'elle désire l'aimer.

Ainsi, par un retour sur l'histoire de sa vie, le couple peut se découvrir comme un lieu de révélation. La souffrance du non-achèvement de l'amour révèle à la fois les contrefaçons de l'amour dans le couple, la fermeture à l'autre, et le désir d'aimer, c'est-à-dire l'ouverture ainsi que la direction qu'elle indique. Dans cet espace intersubjectif ouvert par la souffrance, la vérité des partenaires, en même temps que celle de l'amour qui les unit, se dévoile et se laisse lire en creux à travers ce qu'ils expérimentent ensemble.

La vie commune est un terreau à nul autre pareil pour découvrir les traces de l'amour véritable tout autant que ses contrefaçons. La rencontre des corps au quotidien ne peut faire autrement que de favoriser le surgissement de tensions qui doivent leur existence à l'altérité des partenaires. Du sein de ces tensions, le sort réservé au partenaire et à son désir est un indicateur fidèle de la qualité de l'amour qu'on lui porte. Lui donne-t-on la permission de vivre et d'afficher sa différence ou l'oblige-t-on à remplir, sans en

<sup>55</sup> Denis VASSE, *La souffrance sans jouissance...*, p. 62.

<sup>56</sup> *Ibid.*

déroger d'un iota, les attentes qu'on lui confie? Enfin, se traite-t-on soi-même différemment de la manière dont on traite l'autre? La méditation de ces questions au fil du quotidien, dans une authentique recherche de vérité, ouvre la vie du couple en favorisant son approfondissement.

Ce chemin requiert toutefois la même détermination de la part de la personne qui le parcourt que celle que Vasse met en évidence à propos de la voie de Thérèse d'Avila qui, à travers monts et vallées, ne veut s'arrêter à rien avant d'avoir atteint la source<sup>57</sup>. S'arrêter en chemin à l'un des mirages de l'amour endort l'espérance d'atteindre un jour, même s'il s'agit alors d'un temps mythique ou utopique, les rivages de l'amour<sup>58</sup>. Regarder avec lucidité les résistances à l'amour véritable de l'autre et de soi-même risque de faire vaciller les repères qu'on s'était donnés pour avancer. En même temps, l'hésitation se dissipe en découvrant le chemin parcouru. Cette prise de conscience nourrit alors l'espérance d'atteindre un au-delà du possible immédiat.

### Exercice 3: L'histoire du couple

À ce stade, les lecteurs sont invités à écrire l'histoire de leur couple sur des feuilles divisées en trois colonnes. La colonne du centre sert à écrire l'histoire du couple. Chaque colonne latérale est réservée à l'un des membres du couple. L'histoire commune, dans la colonne centrale, et celle des deux partenaires, dans les colonnes latérales, se complètent ainsi. Aux événements de l'histoire du couple, chaque personne ajoute, dans la colonne la concernant, les événements, les comportements et les ressentis importants qui lui sont propres.

<sup>57</sup> Denis VASSE, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi. Lire aujourd'hui Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1991.

<sup>58</sup> Xavier LACROIX, *Les mirages de l'amour*, coll. «Questions en débat», Paris/Montréal, Centurion/Novalis, 1997.

1. Repartez de l'exercice *Mon rêve de couple et ma perception de sa réalité*, afin de bien cerner le point de départ et le point d'arrivée (l'aujourd'hui de votre couple), puis écrivez l'histoire de votre couple en prenant un axe temporel ou un axe événementiel. Dans le premier cas, vous divisez l'histoire de votre couple selon les mois, les années ou par toute autre période qui vous apparaît significative. Puis, vous indiquez les événements qui vous ont marqués et dont vous vous souvenez. Dans le second cas, vous procédez à l'inverse. Vous faites la liste des événements qui vous ont marqués. Par la suite vous les remettez dans l'ordre chronologique et indiquez la date approximative de chacun.

Une fois cet exercice préliminaire achevé, reconstituez la trame des événements principaux de l'histoire de votre couple et des éléments propres aux partenaires. En ce qui concerne les partenaires, indiquez les comportements qui ont été les vôtres et ceux de votre conjoint, par rapport aux événements et par rapport à l'autre membre du couple.

2. Dans un deuxième temps et sur une deuxième série de feuilles, écrivez l'histoire de ce que ces événements vous ont fait vivre au niveau affectif. Prenez le temps de décrire de manière détaillée ce dont vous vous souvenez des réactions affectives et du ressenti qui leur étaient associés. Faites de même pour ce que vous savez de votre partenaire.
3. Enfin, risquez-vous à évaluer la qualité de l'amour dans votre couple et de votre relation à votre partenaire à partir des comportements (question 1) et des ressentis (question 2). L'exercice se complète sur une troisième feuille, sur laquelle vous résumez votre perception du mouvement, de l'évolution ou de la régression, de l'amour et de la relation. Pour chaque variation brusque, tentez de cerner ce qui a été l'occasion d'une détérioration de l'amour ou de la relation et ce qui a été la source d'une progression imprévue.

4. Enfin, en parallèle aux changements dans l'amour et dans la relation, notez l'évolution des partenaires de votre couple selon les aspects suivants:

- ouverture ou fermeture à l'amour, à l'autre et à soi-même en tant qu'autre inaliénable;
- perception positive ou négative de soi, de l'autre et du couple;
- espoirs, déceptions, recherche d'un mieux-être;
- réaction à sa souffrance, à ses échecs et à ses erreurs, à la souffrance, aux échecs et aux erreurs de l'autre et, enfin, à la souffrance du couple, à ses échecs et à ses errances.

Le portrait du couple qui se dessine après avoir écrit son histoire peut très bien ne pas correspondre à ce que les partenaires voudraient pour leur couple. Ce genre de prise de conscience est inévitable pour quiconque cherche honnêtement à faire la vérité sur soi en même temps que sur le couple. Cette prise de conscience est un temps de révélation qui, selon le goût qu'elle laisse, indique dans quelle direction la vie du couple s'oriente dans le moment. Si la direction qui est découverte ne correspond pas à ce qui est souhaité, il appartient alors aux personnes en cause de redresser la trajectoire et de voir si leur prétention se justifie dans la réalité.

Par exemple, une personne peut prétendre aimer son partenaire, mais chaque fois qu'elle est amenée à choisir entre ce qu'elle souhaite et ce que désire l'autre, elle ne tient compte que d'elle-même. L'observateur extérieur à la situation pourra à juste titre s'interroger sur cette prétention amoureuse qui ne semble pas s'incarner dans la réalité. Si l'observateur pousse l'audace jusqu'à verbaliser ses observations, on peut s'attendre à ce que la personne concernée vive un choc, surtout si elle n'avait pas auparavant pris conscience de ce comportement. Supposons que la personne se fâche et ne veuille rien entendre de ces observations, que faudrait-il conclure à propos de sa recherche de vérité? Sup-

posons, au contraire, que la personne soit bousculée un moment, mais qu'elle accepte par la suite de s'interroger sur sa prétention d'aimer l'autre. Qu'est-ce qui se produira?

Dans un premier temps, la personne cherche à vérifier le bien fondé des observations qu'on lui a faites. Elle commence par s'observer afin de se rendre compte de leur justesse en faisant taire le besoin de se justifier à ses propres yeux. Le cas échant, elle s'interroge sur la qualité de son amour. Là encore, elle veut se donner des moyens de vérifier la validité de sa réponse. Elle se dit: «Si vraiment j'aime l'autre, je devrais être capable de tenir compte de ce qu'il veut sans que cela me demande un effort surhumain.» Elle peut ainsi vérifier sa prétention d'amour en jugeant ce que cela produit chez elle lorsqu'elle tient compte de l'autre. Le goût qu'elle éprouvera lui indiquera si sa visée se fonde sur un amour réel ou si, au contraire, sa prétention manque de fondement.

Bien que succinct, cet exemple montre exactement en quoi la relation à l'autre est une quête de vérité et un lieu de révélation de chaque partenaire à soi-même en même temps qu'à l'autre. La quête est le propre de quiconque refuse de s'arrêter en chemin avant d'avoir obtenu la preuve que l'objectif a été atteint. Dans l'amour, l'objectif demeure susceptible d'un élargissement sans fin. Selon que les choses ont un goût de vie ou de mort, le ressenti de la personne indique si elle se situe dans une problématique de vie ou de mort. Le couple devient ainsi un lieu de révélation. Le goût que laissent les événements balise la voie d'une quête de vérité. Celle-ci recherche des traces de vie ou de mort qui rendent compte de la vérité de l'amour dans la relation ou de sa caricature, qui ne sait que tuer pour sauver l'apparence. C'est par ce moyen que la personne est révélée à elle-même dans la vie commune. Sa vie de couple lui indique d'une manière spéciale son engagement envers la vie ou sa complicité avec la mort. Accepter une telle prise de conscience permet à la personne de suivre les traces de ce qui la fait vivre, même lorsque sa situation de couple n'est pas de tout repos.

Si le fait d'écrire l'histoire de son couple amène à tirer des conclusions qui apparaissent très ou trop négatives, il ne faut peut-être pas paniquer trop vite. Dans l'amour, l'important n'est pas d'aimer parfaitement comme si on n'éprouvait aucun besoin de l'autre. Cela ne mène nulle part, puisqu'il n'est pas possible d'aimer sans avoir besoin d'une manière ou de l'autre. L'important, c'est de se découvrir en chemin au lieu de tenter de se faire croire que l'on forme un couple parfait ou raté. Mieux vaut se découvrir piètre dans l'amour et souffrir de ne pas aimer davantage que de s'imaginer avoir un don de ce côté-là alors qu'il n'en est rien. Dans le couple comme ailleurs, ce qui sauve l'être humain, ce n'est pas sa force à se raconter des histoires et à les croire même lorsqu'elles sont fausses. C'est, au contraire, le dévoilement graduel de la vérité dans son émergence qui sauve les partenaires et leur couple.

En conséquence, ce qui est bon pour le couple comme pour les partenaires qui le forment, c'est de développer une culture de vérité, dans laquelle la recherche de cette vérité devient comme le point d'orgue du couple et de la vie humaine. L'anthropologie de Vasse considère que la vérité est vivante et parlante. C'est elle qui parle dans la souffrance en révélant à la personne ce qui la fait vivre. De cela découle un puissant indice de discernement et une invitation à se convertir du couple imaginaire au couple réel et à l'amour humain qui sont des réalités forcément limitées et ambiguës. C'est dans le rêve seulement que tout peut devenir parfait, mais cette perfection-là n'est capable d'aucune rencontre réelle. L'idée de perfection ne peut s'accommoder d'un partenaire réel sans devoir lui faire subir l'amputation de tout ce qui ne cadre pas avec le fantasme. Dans cette optique, la vie de couple ne peut qu'être décevante et ce n'est pas le changement de partenaire qui pourra améliorer les choses. La perspective de salut réside dans l'acceptation de la perte de l'idéal fantasmatique afin d'atterrir dans le réel de la vie commune.

## Conclusion

Les statistiques consultées pour la préparation de ce collectif ont mis en lumière la volatilité des couples contemporains. Nous avons jeté un éclairage anthropologique sur cette crise, afin d'identifier les enjeux que comporte le passage du couple rêvé au couple réel. Sur la route balisée par le fil conducteur du ressenti, nous avons profité de l'éclairage fourni par quelques témoins. Celui d'abord de Konrad Stettbacher. Cet auteur situe la racine de la pathologie dans la déviation du ressenti. Une telle perversion de la capacité d'entrer en relation harmonieuse avec l'environnement rejaillit jusque sur le couple qui ne peut plus, alors, se vivre que sur un mode où l'insatisfaction s'exacerbe d'elle-même. Puis, un autre auteur, Neuburger, fait ressortir le surinvestissement imaginaire imposé au couple et qui, en quelque sorte, redouble la difficulté. L'attachement immodéré à la seule dimension fantasmatique du couple mène tout droit à sa dissolution, ou bien chez un thérapeute, à moins que les deux partenaires ne soient d'accord pour maintenir la baudruche qui leur sert de refuge.

La deuxième partie de la réflexion s'intéresse aux embûches sur le sentier qui fait passer du rêve à la réalité. Celui-ci s'ouvre dans la prise de conscience de l'écart qui existe entre ces deux dimensions. Suit la rencontre avec la figure du couple fondateur, Adam et Ève. Cette figure met en lumière une première tentative de se refermer sur le rêve en tentant de maîtriser la souffrance par la connaissance du bien et du mal. Puis, le récit d'un incident sur une piste cyclable éclaire l'autre impasse dans laquelle l'expérience du corps sert à justifier la fermeture du passage: celle de l'accusation qui rend l'autre responsable du mal que l'on ressent. Enfin, cette partie de la réflexion se termine en suggérant que la problématique du corps est le siège d'une ambivalence qui fait que l'expérience de celui-ci peut devenir un lieu de révélation ou de dénégation de la personne.

La troisième partie de la réflexion engage sur le chemin d'une rencontre réelle entre les partenaires du couple. Deux moyens con-

crets, le discernement de la vérité à partir du ressenti et la conversion de l'amour rêvé en celui de sa réalité historique, sont proposés comme issue à l'impasse. Le point de vue anthropologique que nous avons développé à partir des travaux de Vasse, de Basset et de Henry, éclaire la méprise du couple en faisant ressortir que la quête de vérité est seule capable de proposer une issue à l'enfermement intenable dans le rêve.

Le ressenti devient alors une balise incontournable. Tout en lui conservant sa dimension de stigmaté dans la construction des individus, la reconnaissance de sa part d'indéterminé permet l'accès à une quête ouverte, où le goût de la vie et celui de la mort balisent la voie. Trois exercices disséminés dans le cours de la réflexion visent à initier à ce type de discernement du ressenti, qui révèle chacun à soi-même à partir de la vie commune. L'option fondamentale en faveur de la vie ne peut faire autrement que de s'incarner dans le concret d'une recherche de vérité dans la vie à deux. Autrement c'est l'accointance avec la mort qui montre sa prédominance dans ce fragile équilibre d'une vie constamment exposée au risque de la fatalité.

Enfin, la compromission avec l'exclusive fantasmatique fait perdre ou fait oublier la transcendance de soi et de l'autre par rapport à la construction du monde. Bien qu'il soit impossible de vivre en humains sans se représenter en relation les uns aux autres, il arrive que chacun tente de s'enfermer avec l'autre dans une représentation idéale. Cela étouffe tout simplement la vie en perdant de vue que la personne est donnée à elle-même dans et par ses relations interpersonnelles. En contrepartie, le rappel de la différence qui existe entre le rêve et l'aspiration redonne l'énergie requise par la route commune pour le temps de la vie. Reconnaître la différence entre le rêve et la réalité rouvre l'impasse qui enferme tout sous le pouvoir du fantasme, et libère l'énergie pour la construction du possible. Déprise de sa sidération dans le fantasme, l'aspiration, qui est le mouvement même du désir, reprend son œuvre en incarnant, dans l'ici et le maintenant de deux histoires singulières, le couple réel et dynamique que forment les partenaires.

Du rêve à la réalité, il y a le temps d'une vie et la mouvance du désir qui renonce à être le tout qu'il n'est pas pour risquer l'aventure du possible qui s'ouvre devant lui. C'est en prenant le risque du possible, dont le chemin est balisé par le goût de la vie et par celui de la mort, qu'un couple devient lieu de révélation pour chaque partenaire. En conséquence, nous souhaitons aux couples le courage de rompre avec la prétention absolutisante de leur imaginaire, et l'audace d'entrer dans l'œuvre d'une vie qui donne sens à chacun en même temps qu'à la vie à deux.

*Claude Mailloux*

## RÉFÉRENCES

- BASSET, Lytta, *Guérir du malheur*, coll. «Spiritualités vivantes», n° 170, Paris, Albin Michel, 1999.
- HENRY, Michel, *Incarnation. Une philosophie de la chair*, Paris, Seuil, 2000.
- LACROIX, Xavier, *Les mirages de l'amour*, coll. «Questions en débat», Paris/Montréal, Centurion/Novalis, 1997.
- MAILLOUX, Claude, *Counseling pastoral et désir d'altérité. Contribution de Denis Vasse à une anthropologie psychoreligieuse*, Thèse doctorale inédite, Montréal, Faculté de théologie, 2001.
- MAILLOUX, Claude, «Spiritualités en mal d'intégration. Comment une anthropologie psychoreligieuse fondamentale permet-elle de comprendre le problème?», dans Léandre BOISVERT (dir.), *Spiritualités en crise. De l'éclatement à l'intégration*, coll. «Croissance humaine et spirituelle», n° 7, Montréal, Médiaspaul, 2002, pp. 27-67.
- NEUBURGER, Robert, *Nouveaux couples*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- SPINOZA, Baruch, *L'éthique*, Paris, Flammarion, 1938.
- ST-ARNAUD, Yvon, *La guérison par le plaisir*, Montréal, Novalis, 2002.
- STETTbacher, Konrad, *Pourquoi la souffrance? La rencontre salvatrice avec sa propre histoire*, Paris, Aubier, 1991.
- VASSE, Denis, *L'Autre du désir et le Dieu de la foi. Lire aujourd'hui Thérèse d'Avila*, Paris, Seuil, 1991.
- VASSE, Denis, *Se tenir debout et marcher. Du jardin œdipien à la vie en société*, coll. «Sur le champ», Paris, Gallimard, 1995.
- VASSE, Denis, *La souffrance sans jouissance ou le martyr de l'amour. Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face*, Paris, Seuil, 1998.
- VASSE, Denis, *La Vie et les vivants. Conversations avec Françoise Muckenstrum*, Paris, Seuil, 2001.
- VASSE, Denis, «Le mariage chemin intérieur», dans Xavier LACROIX (dir.), *Oser dire le mariage indissoluble*, coll. «Recherches morales», Paris, Cerf, 2001, pp. 89-110.
- VON RAD, G., *La Genèse*, Genève, Labor/Fides, 1968.